*Orange*. Ducos, d. s., rallié, 7130. Faure, rép., 2973. Loque, rad., 2976. Gent., rad., 2036. Barthier, rad., 1986.

**Vienne**

*Poitiers*, 1re circ. — Bazille, d. s., rad., 6330 De Coursac, mon., 3885. Servant, rép., 3566.

*Civray*. — Brouillet, rép., 5491. Pain, mon., 5150. Serph, d. s., mon., 2420.

**Vienne (Haute)**

*Limoges*. — 2e circ. — Gotteron, d. s., rép., 6739. — Tourgnol, rad., 5984. — Patry, rad., 4630.

**Algérie**

*Oran*. — 1re circ. — St-Germain, d. s., rép., 4329. — Peffau, rad., 2785. — Prestat, rad., 2695.

# Chronique électorale

## ARRONDISSEMENT DE LILLE

*2e Circonscription*

**Loyer Blackboulé.** — M. Loyer adresse un appel désespéré aux électeurs de la deuxième circonscription. Quelle force, camarades, quelle énergie, quel dévouement il a ce malheureux candidat ! Savez-vous ce qu'il défend à lui seul : La liberté des citoyens, (comme Motte à Roubaix, probablement), — le travail des ouvriers (à condition de ne pas les payer cher, de les faire travailler longtemps, et d'avoir d'eux, au 32 mai prochain, un bulletin à son nom) — enfin, la patrie elle-même ! Rien que cela, monseigneur, alors, plus n'est besoin d'armée permanente. En voilà une économie pour le budget !

Mais, j'y pense, M. Loyer a dû laisser passer, sans le voir, cet appel de son secrétaire ; car s'il n'y avait plus d'armée permanente, il n'y aurait plus de lieutenant Normand pour fusiller à blanc, un malheureux soldat; plus de galonnés, pour « faire du fourbi » ; Ces animaux de socialistes ne pourraient plus « éreinter » les chefs de l'armée, — les professionnels de la Grande Muette, dont le drapeau est chez les Jésuites — par conséquent plus moyen, pour les Loyer, d'accuser les socialistes d'antipatriotisme. Or il ne faut pas ça. Cette corde sert trop à nos cléricaux, leur violon serait détraqué. Quel dommage !

Ce n'est pas tout. Il paraît que le collectivisme a été frappé mortellement.

— Pourtant, il me semble que les socialistes français ont affirmé leur volonté de transformer le régime capitaliste actuel, au nombre de 940,000 parmi lesquelles le Parti ouvrier seul en possède 377,000.

La *Croix* il est vrai, prétend que les 502,000 voix socialistes d'écoles différentes de la nôtre ne sont pas acquises au Parti ouvrier. — Est-ce que la *Croix* espérerait se les attacher? Il faut être bouché comme on l'est dans le torchon clérical, pour vouloir écarter des nôtres, les électeurs de Jaurès, Millerand, Viviani, etc..., non compris dans notre armée de 377,000 collectivistes.

Soyez tranquilles, cléricaux de toutes nuances, gouvernementaux de l'*Echo*, de la *Dépêche* et de la *Croix*, les électeurs de la 2e circonscription ne laisseront plus longtemps le drapeau de la République entre vos mains. Vous l'avez souillé avec la bénédiction du pape ; nous saurons le décrotter et l'antiseptiser pour l'avenir.

Faites-en votre deuil, car vous ne l'aurez plus !

*3e circonscription*

**HELLEMMES-LILLE.** — **Les élections.** — Nous recevons la lettre suivante :

Aux Hellemmois,

Les bruits les plus singuliers circulent sur la façon dont doit se mener ici la campagne électorale de ballottage.

On imitera Roubaix, paraît-il.

Je ne puis y croire, pour l'honneur même de nos adversaires, Roubaix a employé des moyens que ma conscience, calme et dépouillée de tout esprit de parti, réprouve.

C'est avec peine que j'ai constaté la dispatition de toutes les beautés des luttes loyales et franches.

Collectiviste, je suis toujours républicain amoureux et respectueux de toutes les libertés ; j'admets la libre discussion, l'échange et le développement des idées que l'on croit sincèrement bonnes et justes.

Aussi, je me permets fraternellement de conseiller à tous ceux que j'estime, une lutte nette, à découvert, sans haine ni passion.

Pour tout homme pesant et jugeant, le triomphe de Roubaix est une victoire sans gloire, ne laissant après elle parmi les vaincus qu'une considération déshonnête du vainqueur et parmi ces derniers que la constatation d'avoir dépassé les limites du droit moral.

Sans platitude, sans reculade, en véritable combattant français et pour l'honneur, je le répète, des partis en présence, j'invite donc nos adversaires à se présenter devant nous la tête haute, avec armes loyales, sans tartuferie ni jésuitisme.

Vive Hellemmes !

*Un militant juste.*

*4me Circonscription*

### ÉMILE SOHIER

**Aux électeurs de la 4me circonscription**

Citoyens,

Je remercie sincèrement les 3,874 électeurs qui dimanche dernier, m'ont accordé leurs suffrages. Vaincus par le candidat des curés et de la corruption, nous avons quand même le droit de nous réjouir du résultat obtenu.

Je constate, en effet, avec plaisir, que 1979 citoyens nouveaux se sont joints aux 1895 qui s'étaient affirmés sur mon nom, il y a trois ans.

Merci surtout aux 461 camarades de la route d'Houplines, qui m'ont donné 68 voix de majorité sur les deux candidats adverses réunis, battant M. Dansette de 143 voix et M. Leconte de 381.

Aux 3874, je dis : courage ! et si nous le voulons, bientôt nous vaincrons.

Vive le Parti ouvrier !
Vive la République sociale !

Emile SOHIER.
*Conseiller municipal d'Houplines.*

*6e circonscription*

**ANSTAING.** — On nous écrit : Dimanche dernier, 51 électeurs d'Anstaing ont affirmé leur foi collectiviste sur le nom du citoyen Moreau. Mais le maire — qui se prétend républicain, — n'a pas craint d'annuler une vingtaine de bulletins au nom de notre candidat, les ouvriers, en effet, par peur des représailles patronales, avaient découpé le nom de Moreau et l'avaient collé sur celui du jésuite Montalembert. Partout, les bulletins confectionnés de cette façon ont été reconnus valables. Y aurait-il, pour Anstaing seule, une loi spéciale ?

Tout compte fait, Moreau a donc eu à Anstaing 71 suffrages, — car nous espérons bien que la préfecture remettra les choses au point.

Les socialistes de cette commune d'ailleurs, se souviendront de certains « républicains » soi-disant anti-cléricaux, qui n'ont pas hésité à voter pour Montalembert.

*8e circonscription*

**L'ordre, la liberté, le progrès selon St-Masurel.** — M. Masurel — Albert pour les dames — adresse à ses électeurs des remerciements, au nom de l'ordre, du progrès social et de la « vraie liberté ».

L'ordre, vous vous en souvenez, ça consiste, comme à Linselles, à se jeter à vingt ou trente sur deux ou trois paisibles citoyens qui, croyant à la parole de l'Evangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît », s'en vont exposer leurs idées politiques.

Le progrès social, ça se résume en le rétablissement des processions, la défense aux ouvriers de voter selon leur conscience, etc.. etc.

Enfin la liberté « vraie » — car il y en a deux, paraît-il, la vraie et la fausse, — c'est celle qui consiste à embaucher de force des ouvriers pour aller déposer dans l'urne un bulletin au nom de... Masurel.

Le candidat de la *Croix* ajoute qu'il « continuera à tenir haut et ferme le drapeau tricolore ». Nous espérons bien qu'on le lui arrachera, il ne saurait en effet que le prostituer au jésuitisme, dont il est l'esclave.

## ARRONDISSEMENT DE DOUAI

*Première circonscription*

**Rage réactionnaire.** — En présence du résultat obtenu par notre ami Moché, les réactionnaires sont littéralement furieux. 800 voix de plus qu'en 1895, — ce chiffre les gêne et les empêche de dormir.

Aussi daubent-ils avec ensemble sur Moché, sur Lefebvre, et sur les principaux militants de la première circonscription. Peu nous chaut et peu importe à nos excellents camarades.

A ce sujet, il nous faut, pour empêcher une confusion, déclarer que le citoyen Lefebvre François n'a rien de commun avec le Lefebvre Maxilaire, le réactionnaire qui vint à la réunion de la Glacière dauber contre le socialisme.

*2e circonscription*

### Ernest FRANÇOIS

**Aux électeurs de la 2e circonscription de Douai**

Citoyens,

Par 3844 voix, vous avez affirmé votre volonté républicaine socialiste ; une fois de plus, vous avez montré en une année le progrès grandissant du parti ; dans toutes les communes de la circonscription où j'étais candidat, j'ai recueilli vos suffrages. Malgré la corruption par l'or et les bulletins distribués avec des cigares, nous avons triplé notre chiffre de partisans, en moins de quinze mois.

Je vous remercie, ainsi que tous ceux qui m'ont aidé dans cette lutte si dure, par leur généreux et désintéressé concours et je vous promet d'être toujours prêt à donner mon dévouement pour toutes les luttes qui pourront s'engager dans l'avenir.

Courage donc, camarades !

Vive le Parti ouvrier ! Vive la République sociale !

Ernest FRANÇOIS.

## ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI

*2e circonscription*

**La situation**

Malgré la pression la plus éhontée, les électeurs de la 2e circonscription de Cambrai se sont prononcés contre la politique du rallié Morcrette-Ledieu, candidat officiel. Mais on s'apprête à tous les tripatouillages.

Les adversaires en effet ne reculeront devant rien, et il convient que nos amis surveillent attentivement les urnes. Gare aux bulletins substitués, aux abstentionnistes votant sans le savoir !

Et puis quelle campagne ! Nos adversaires se rendent bien compte d'ailleurs de quel côté vient le danger.

Voila ce qu'on lit dans le *Cambrésis*, journal de M. Morcrette-Ledieu :

L'ennemi, le seul adversaire que nous ayons en face de nous, c'est le candidat du parti collectiviste révolutionnaire.

Cela donne une idée très nette de la situation au Cateau — le rallié Morcrette-Ledieu se rend très bien compte que la lutte se circonscrit entre lui-même et Rassel, — c'est-à-dire entre le capitalisme et le collectivisme.

## RÉUNIONS ÉLECTORALES

2e CIRCONSCRIPTION DE LILLE

**LOOS.** — Samedi 14 mai, à 8 heures du soir, réunion publique avec le concours assuré des citoyens Ghesquière et Delesalle.

3e CIRCONSCRIPTION DE LILLE

**LILLE.** — Samedi 14 mai, à 8 heures du soir, Salle de l'Alcazar, réunion publique, avec le concours assuré des citoyens Sever et Sauve-Evansy.

# Dernière Heure

## La Guerre Hispano-Américaine

*New-York, 12 mai*

*Les journaux publient une dépêche de Fort-de-France disant que l'escadre américaine composée de neuf vaisseaux bombarde actuellement San Juan de Porto-Rico.*

*Nous ne publions cette information que sous toutes réserves.*

### LA RÉVOLUTION EN ITALIE

*Rome, 12 mai.*

*On ne signale aucune nouvelle émeute ; la soirée a été calme.*

## Enterrement de M. Desmet

**Le cortège. — Les notabilités réactionnaires. — Peu d'ouvriers. — Une manifestation déplacée. — Un discours écœurant. — Respect aux morts.**

C'est hier matin, à 9 h. 1/2, qu'a eu lieu l'enterrement de M. Desmet, la malheureuse victime des souteneurs et des fraudeurs que les réactionnaires voulaient impudemment déguiser en manifestants socialistes et que la police est parvenue à capturer.

Dès 8 h. 1/2, les tapissiers posent les tentures funèbres sur la demeure du défunt, située rue du Grand-Chemin.

Dans une pièce du rez-de-chaussée, a été improvisée une chapelle ardente autour de laquelle ont pris place les parents de M. Desmet.

**Le service d'ordre**

A 9 heures, un fort détachement d'agents de police, sous les ordres de MM. Barroyer, commissaire central, et Lecomte, commissaire de police du 2e arrondissement, fait ranger la foule, qui devient très nombreuse, sur les bords des trottoirs. Des agents de sûreté sillonnent les groupes, écoutant les conversations; aucun d'eux ne s'aperçoit du passage d'un fraudeur, qui, fendant la foule au pas de course, s'enfile dans la rue de l'Alouette, portant une charge sous le bras gauche.

La foule, à ce moment, est d'environ 1.500 personnes. Très peu d'ouvriers ; beaucoup d'employés et de patrons. La plupart portent à la boutonnière l'insigne de l'Union : un ruban tricolore, semblable à la médaille de sauvetage.

Une brigade de gendarmerie, sous les ordres du lieutenant Poilvez, assure également l'ordre, qui n'est, d'ailleurs, troublé à aucun moment.

**La levée du corps**

A 9 heures 1/2, les prêtres de Notre-Dame apparaissent. Le corps est placé sur le corbillard où l'on accroche les couronnes offertes par la famille.

En tête du cortège marchent les porteurs de couronnes, toutes cravatées d'un ruban tricolore.

D'abord, celle du comité soi-disant républicain de gouvernement, de Lille, en violettes; ensuite celles du comité prétendu libéral de la 3e circonscription de Lille et du canton Sud de Lille. Ces deux dernières, en immortelles, sont portées par quatre membres des dits comités ayant au bras gauche un brassard tricolore. Derrière, la couronne offerte par le comité clérical de Tourcoing, en immortelles également.

Puis, le jeune Carlier, sur lequel tous les yeux se tournent, porte une superbe couronne en perles noires, sur laquelle on lit ces mots : « Reconnaissance au dévouement. » C'est le jeune homme qui a été la cause involontaire de la mort de M. Desmet. Carlier porte encore sur la figure les marques des coups qu'il a reçus. Par moments, il sanglote.

Pour terminer, la couronne de la maison Voreux et Druon, où était employé M. Desmet, portant ces mots en lettres d'or sur un ruban tricolore : « Les employés et ouvriers de la maison Voreux à leur regretté collègue ».

De chaque côté du corbillard sont placés des gendarmes. Les coins du poèle sont tenus par des employés de la maison Voreux.

Derrière le corps, marchent les parents du défunt ; MM. de Montalembert, député; Roussel, conseiller d'arrondissement ; Duhem et Debièvre, etc.. — toute la lyre, enfin, toute la fine fleur réactionnaire qui vient se tailler une réclame sur le cadavre d'un malheureux.

Le cortège passe par les rues du Grand-Chemin, des Champs, de la Gare, Nationale, Nain, des Lignes et de la place de Notre-Dame.

Sur le parcours, des spectateurs sont échelonnés le long des trottoirs.

Un cordon d'agents encadre l'assistance qui se rend d'un pas lent à l'église.

**A l'église**

La place de l'église est noire de monde quand le cortège apparaît : les curieux sont massés de chaque côté de la place, la police ayant fait évacuer le milieu pour permettre au cortège de s'y engager plus librement.

A 11 heures, le corps sort de l'église et prend les rues des Lignes, du Pays, Pellart, Pauvrée et la Grande-Rue, pour arriver au cimetière; aucun cri n'est proféré en route.

**Au Cimetière**

Quand le corps arrive au cimetière, une foule assez nombreuse entoure déjà la fosse, la police en dégage les abords. M. Roussel, conseiller d'arrondissement, s'avance alors sur le bord de la tombe et lit le discours suivant, que notre rédacteur en chef commente si justement d'autre part et que nous donnons à titre documentaire :

Messieurs,

Au nom du comité de l'Union sociale et patriotique, au nom des 20,000 électeurs qui, dans Roubaix et ses cantons, ont affirmé au scrutin de dimanche leurs idées d'ordre, d'apaisement, de solidarité et de fraternité, pour lesquelles nous avons victorieusement combattu, je viens dire à Desmet un dernier adieu.

Desmet est tombé au champ d'honneur, lâchement assassiné par un misérable pour lequel le châtiment ne se fera pas attendre. Mais la responsabilité morale de pareils faits ne se limite pas à celui qui frappe, elle remonte aussi à ceux qui, par leurs excitations de chaque jour à la haine des citoyens les uns contre les autres, troublent les esprits faibles et les amènent à commettre des crimes.

Ceux-là ne sont pas atteints par la loi, mais ils tombent sous le mépris public, sous le verdict de tous les hommes de cœur, et ils ne s'en relèvent pas.

Messieurs, le deuil qui nous frappe tous au cœur aujourd'hui prive une épouse de son mari, trois enfants de leur père, et si nous ne pouvons apporter aucun adoucissement à leur immense douleur, cette importante manifestation leur dira au moins combien nous la partageons. Mais il nous reste un devoir à remplir vis-à-vis de cette épouse et de ces orphelins, et nous n'y faillirons pas.

Devant cette tombe et devant vous, j'en prends, au nom du comité de l'Union sociale et patriotique, le formel engagement. Desmet était des nôtres, nous veillerons sur ses enfants, et avec le concours de leur mère, nous en ferons des hommes connaissant leurs devoirs vis-à-vis du pays, de la famille et de l'humanité.

*De là haut, où Dieu lui a déjà accordé la récompense et le repos qu'il donne aux hommes de devoir, lui aussi veillera sur eux et nous aidera à accomplir la mission que nous avons entreprise.* Au nom de tous les patriotes, adieu Desmet !

La foule s'écoule ensuite longuement. A midi, la cérémonie était terminée.

Notre avertissement à M. Barroyer avait produit son effet, et aucune manifestation n'a eu lieu.

## Le Blé et les Spéculateurs

Les spéculateurs, grands pêcheurs en eau trouble, s'en donnent à cœur joie depuis le début de la guerre hispano-américaine — nous pourrions même dire depuis le début du conflit.

Parmi eux nous devons citer les spéculateurs Yankees mieux placés pour tromper le public que leurs confrères d'Europe.

Ce qui se passe sur le marché américain ne peut, en effet, trouver son explication dans les causes naturelles qui d'ordinaire amènent les mouvements dans le prix de la première des denrées alimentaires de l'Européen.

La récolte du blé aux Etats-Unis a été très bonne en 1897 : en Europe, elle a été médiocre, en France, notamment où elle n'a produit que 68 millions de quintaux au lieu de 94 millions, moyenne des trois bonnes années précédentes.

La situation des divers pays producteurs ou importateurs de blé était connue en Amérique, comme partout, au mois d'octobre 1897. A moins de cataclysme, rien ne devait la modifier jusqu'au moment où les prévisions de la récolte de 1898 pourraient être établies ; c'est-à-dire jusqu'au printemps de cette année.

Mais, la spéculation ne l'entendait pas ainsi.

Du jour de la déclaration de guerre a commencé sur le prix du blé un mouvement ascensionnel d'autant plus significatif qu'il est presque entièrement limité aux ventes immédiates de blé disponible.

Sur le grand marché de New-York le prix du quintal de blé a passé, en 19 jours, du 20 avril au 9 mai 1898, de 18 fr. 40 à 30 fr. 94, en augmentation de 12 fr. 54, soit de 68.1 0/0, tandis que la valeur de 400 kil. de grain, d'avril à décembre 1898, ne s'est accrue que de 2 fr. 10, soit de 14.4 0/0 seulement.

Du cours fixé en octobre 1897 pour le terme de mai 1898, le blé a passé de 15 fr. 50 à 30 fr. 94, soit une augmentation de 15 fr. 44 ou 99,1 0/0. Au lendemain de la suppression du droit, à l'entrée en France, en Italie et en Espagne, le blé baissait chez nous de 4 fr. — il montait de 5 fr. 40 à New-York. 3 mai au 7 mai.

La spéculation américaine, en agitant aux yeux de l'Europe le spectre de la famine, réussira-t-elle à écouler aux prix factices qu'elle provoque une grande quantité de blé ? C'est peu probable; nous touchons à une récolte qui s'annonce bien : étant donnée l'absence presque complète de stocks en France, une baisse considérable sur le prix du blé n'est sans doute pas à prévoir; mais autant qu'on puisse hasarder une hypothèse, jusqu'au moment où la récolte vient la confirmer ou l'infirmer, il semble probable que le prix du quintal demeurera aux environs de 25 francs, chiffre compatible avec les intérêts du producteur sans léser ceux du consommateur.

Survienne une paix prochaine, tant à souhaiter, on verrait avec l'effondrement du syndicat disparaître les cours anormaux que ne justifient ni la médiocrité de la récolte de 1897 en Europe, ni les prévisions de cette de 1898.

Le syndicat, certes, nous intéresse peu et s'il dépendait de nous, il trouverait dans la ruine de ses membres le juste châtiment de son crime : mais, le peuple, lui, souffre de la faim quand le pain augmente il est dans cette circonstance, comme dans tant d'autres, l'éternelle victime.

## LES BAGARRES DE ROUBAIX

Nous recevons la lettre suivante :

Roubaix, le 12 mai 1898.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Ecœuré de voir le *Journal de Roubaix* exploiter avec cynisme les évènements malheureux qui se sont produits le lendemain de l'élection, je tiens à vous mettre au courant des agissements de certains individus à la solde de M. Motte.

Les frères X... fraudeurs de profession, et en général toute la population fort peu recommandable qui se tient dans quelques bâtiments peu éloignés de la maison du nouvel élu, se sont livrés sur de paisibles citoyens à des provocations et à des voies de fait en l'honneur de M. Motte, encouragés en cela par certains habitants du quartier, très patriotes, partisans de l'ordre, paraît-il, mais qui avaient largement payé à boire pour provoquer les rixes.

Et certes, s'il n'y a pas eu mort d'homme dans la rue St-Jean, il s'en est fallu de bien peu ; mais, néanmoins, quelques camarades n'ont pu se remettre au travail, par suite des coups qu'ils avaient reçus ; la prudence et la crainte de perdre leur pain, les obligent malheureusement à garder le silence sur cette affaire.

Un groupe d'hommes et de jeunes partisans de l'union libre, — que M. Motte doit rencontrer parfois, puisque ce sont presque ses voisins, — se tenant par le bras pour ne pas tomber, car de copieuses libations gratuites et intéressées les avait fortement émêchées, brandissant quelques petits drapeaux tricolores, qui se trouvaient fort mal placés en pareilles mains, hurlaient des choses ineptes et malpropres, à la plus grande joie des patriotes du crû.

Que nos ennemis de classe ne prétendent donc plus que la *crapule* se trouve chez les socialistes, ils s'en sont servis lundi, en la payant grassement pour tomber sur nos camarades, comme les jésuites payaient auparavant les spadassins, pour tuer leurs adversaires — la religion et la lâcheté leur défendant d'accomplir cette besogne eux-mêmes.

Que l'union des tartufes, autrement dit sociale et patriotique ne cherche pas à donner le change à l'opinion publique ; c'est avec son or que l'on a payé quelques individus, rôdeurs et fraudeurs, pour exécuter les méfaits que l'on a bien soin le lendemain de reprocher aux socialistes.

Il paraît que c'est de la bonne politique dans le monde de l'église ; heureusement pour le parti socialiste, la vérité finit toujours par triompher.

*Un habitant de la rue St-Jean.*

## CHRONIQUE DES SPORTS

**Vélodrome Roubaisien**

Nous avons fait ressortir le double intérêt qui demain dimanche s'attachera au match Cordang-Champion.

Cordang c'est le champion du monde des 24 heures et des 1000 kilomètres !

Champion c'est le plus vite coureur de fond Français et probablement du monde. C'est lui qui dimanche dernier encore, battait à Anvers le champion belge Luyten.

C'est surtout dans les moyens d'entraînement dont disposeront les deux coureurs qu'il faut voir le plus grand attrait de lutte. Cordang sera aidé par les fameuses quintuplettes du « Team Dunlop » qui constituent l'ensemble humain le plus harmonieux et le plus puissant qui existe. Les équipiers du « Team » sont choisis avec le plus grand soin, sont entraînés sans cesse et de façon rationnelle sur la piste de « Crystal Palace » à Londres, ce sont des hommes qui pratiquent exclusivement ce métier, encouragés par une forte paye, et de fréquentes primes.

Champion sera tiré par les tandems électriques de Clerc et Pingault. Ces machines merveilleuses sont remarquables par leur grande régularité de marche et surtout par leur extrême vitesse sur piste, où elles abattent sans arrêt des kilomètres, à raison de 50 et 55 à l'heure.

Si Cordang et Champion sont capables de « coller » aux allures infernales de leurs équipes — et tous deux le prétendent — dimanche prochain les records du monde vont s'écrouler comme châteaux... en Espagne.

La lutte sera terrible entre ces deux concurrents, aidés chacun par des moyens si différents, mais d'une puissance incomparable, et comme on dit dans le monde sportif : « Ça va chauffer ». C'est aussi notre avis.

# TRIBUNAUX

## COUR D'ASSISES DU NORD

*Audiences des jeudi 12 et vendredi 13 mai*

Ministère public : M. BERTRAND, avocat général.

## LE CRIME DE CAESTRE

Evariste-Henri-Benoît Boone, âgé de 21 ans, né à Caestre, a été libéré du service militaire le 11 mars 1896. Depuis cette époque, n'exerçant aucune profession et n'ayant pas de domicile fixe, il a vécu d'expédients et a cherché dans le vol ses principales ressources.

Le 3 mars 1897, il arrivait à Caestre ; il y demanda asile à M. Vannielle, chez lequel il passa la nuit du 2 au 3 mars, ainsi que la journée du 4.

Le 4 mars, à sept heures du soir, il quitta l'habitation de Vannielle, disant qu'il allait prendre le train pour Paris, mais il ne se rendit pas à la gare et attendit le moment d'accomplir le crime qu'il avait prémédité chez une demoiselle Cailliau, rentière à Caestre, qui n'avait pas de domestique et vivait seule chez elle.

Dans le courant de la nuit, vers une heure du matin, d'après sa déclaration, il pénétra dans le jardin de Mlle Cailliau, fractura le volet d'une fenêtre dont il escalada le mur d'appui et se trouva dans une pièce dont la porte était fermée à clef. Il força la serrure et monta l'escalier qui conduit à l'appartement où couchait Mlle Cailliau, essaya vainement d'en ouvrir la porte et se décida à l'enfoncer.

Quand il fut entré, il trouva Mlle Cailliau debout près de son lit. Il la renversa à terre et lui serra la gorge de la main droite jusqu'à ce qu'elle fût étranglée. Alors il fractura la serrure et deux coffrets qui se trouvaient dans cette chambre, ainsi que la fermeture de deux coffres placés dans une chambre voisine et y prit une somme de 380 francs, composée de 80 fr. en pièces de 5 fr. et de 300 fr. en or, une chaîne, un crucifix et une médaille de sainteté, le tout en argent.

Au rez-de-chaussée, il prit une paire de souliers Richelieu, une brosse, une montre en or qui se trouvait dans l'armoire de la cuisine, ainsi qu'une petite statuette de la Vierge, placée sur la cheminée de cette pièce.

Le crime consommé, il partit en franchissant de nouveau la fenêtre du rez-de-chaussée, traversa le jardin et se rendit à Hazebrouck, où il arriva vers trois heures du matin. Il passa la journée du 5 à Lens et à Lille, où il fit diverses emplettes et, dans la soirée, prit un billet pour Vincennes, où il arriva vers minuit.

C'est à Vincennes qu'il a été arrêté le 8 mars, en vertu du mandat d'arrêt lancé contre lui. Il avait déjà presque entièrement dépensé l'argent volé, mais il était encore nanti de la montre d'or, de la chaîne, du crucifix et de la médaille d'argent, des souliers Richelieu et de la brosse, volés à Mlle Cailliau. Quant à la statuette, il en avait fait don à une fille.

Boone a cherché pendant longtemps à repousser l'accusation portée contre lui en fournissant des explications mensongères pour justifier la présence entre ses mains des objets volés chez Mlle Cailliau, puis, il s'est décidé à avouer le vol, en essayant de rejeter sur un sieur Gambier la plus grande part de la responsabilité de l'assassinat.

Il a prétendu qu'après avoir quitté Vanhille le 4 mars, vers sept heures du soir, il s'est rendu à pied chez Gambier, qui habite Blaringhem, à 21 kilomètres de Caestre, qu'après avoir décidé Gambier à l'accompagner pour commettre le crime, il est revenu avec celui-ci à Caestre et que, vers une heure du matin, ils ont pénétré ensemble chez Mlle Cailliau ; qu'après avoir enfoncé la porte de la chambre à coucher, ils ont tous les deux saisi et renversé Mlle Cailliau, qui aurait été étranglée par Gambier, pendant que lui, Boone, fouillait les meubles et consommait le vol ; après être sorti de la maison il a donné à Gambier 200 fr. en or, conservant pour lui 180 francs, la montre et les autres objets volés.

Mais les recherches faites par l'information n'ont révélé aucun indice à la charge de Gambier.

Il paraît impossible que de sept heures du soir à une heure du matin, Boone ait pu effectuer à pied, dans l'obscurité de la nuit qui ralentit nécessairement la marche, les 42 kilomètres représentant le chemin aller et retour de Caestre à Blaringhem.

D'autre part, le 6 mars, à Vincennes, Boone a ouvert son porte-monnaie devant un témoin, qui y a vu pour environ 200 fr. en pièces d'or; c'était tout ce qui pouvait lui rester après les dépenses qu'il avait faites depuis le vol qui, d'ailleurs, ne lui aurait procuré, d'après sa déclaration, que 100 fr. en or et 80 fr. en argent.

Enfin, il portait aux mains et à la figure des égratignures paraissant provenir de coups d'ongles reçus pendant sa lutte contre Mlle Cailliau, alors qu'il serrait avec la main droite la gorge de la victime.

Il a cherché à donner à ce sujet des explications démenties par l'information. Il a prétendu que ses blessures au pouce et à l'annulaire de la main droite étaient anciennes et remontaient à une époque antérieure au 17 février 1897, date à laquelle il était sorti de la prison d'Hazebrouck, mais personne avant le crime n'avait remarqué qu'il était blessé au pouce et à l'annulaire. Il a prétendu s'être écorché la main droite en brisant le carreau de la fenêtre escaladée, mais le médecin qui l'a visité déclare que la blessure n'a pas été produite par un morceau de verre et provient d'un coup d'ongle.

Il a prétendu que son écorchure au nez lui a été faite par le sergent Degrève avec lequel il s'est battu pendant la nuit du 6 au 7 mars, à Vincennes, mais cette écorchure avait été vue antérieurement par plusieurs personnes. Pendant le voyage qu'il a fait à Lille peu d'heures après le crime, il s'est acheté une paire de gants en étoffe noire pour cacher l'état de sa main.

Ces traces matérielles témoignent bien que c'est lui qui a étranglé Mlle Cailliau et que

---

22

LES

# DEUX GOSSES

PAR

***PIERRE DECOURCELLE***

PREMIERE PARTIE

**Ce que dure le bonheur**

IV

*RETOUR*

Et, ce disant, le visage de M. de St-Hyrieix avait repris la sérénité apparente qu'il semblait avoir recouvrée depuis le retour de son beau-frère...

Quant à celui-ci et à Hélène, naïvement égoïstes comme tous les cœurs épris, malgré leur tendre affection pour Carmen et pour leur beau-frère, ils semblaient à peine arrêter leur pensée sur cette séparation prochaine.

Ils étaient perdus tous les deux dans la joie immense de se sentir l'un près de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

— Et Fanfan ? dit Ramon... Parle-moi de lui !

— Il est toujours auprès de ta mère... L'air de la mer était vraiment nécessaire à sa santé, et il est maintenant tout à fait bien portant.

— Quel dommage, interrompit St-Hyrieix, que vous n'ayez pas su l'arrivée de Ramon hier ! Vous auriez pu le ramener, et son père aurait eu la joie de l'embrasser plus tôt.

— Comment ?... Tu es donc allée à Penhoët ? interrogea Ramon.

Un froid mortel saisit le cœur d'Hélène.

Elle avait oublié ses angoisses ; et voilà qu'elles renaissaient plus terribles, plus menaçantes que jamais.

— Oui, reprit vivement Carmen, devinant la souffrance de sa belle-sœur et effrayée de l'inhabileté de celle-ci à mentir... M. de Saint-Hyrieix avait vaguement proposé à Hélène de venir avec nous ; et, comme elle pensait ainsi se rapprocher de toi, elle a voulu consulter maman... Mais nous avons bientôt compris l'impossibilité de cette combinaison... Et c'est heureux !... Qu'aurais-tu dit en arrivant si tu avais trouvé le nid vide !

— J'avoue, répondit en souriant Ramon, que cela m'eût été pénible. Mais alors, Hélène, tu as vu ma mère ? Comment va-t-elle ?

— Bien ! très bien ! balbutia Hélène, tremblante comme si elle avait senti soudain le sol manquer sous ses pieds !

— Ah ! tant mieux ! Ses dernières lettres m'avaient fait, je ne sais pourquoi, craindre qu'elle ne fût souffrante, et qu'elle ne me cachât son véritable état. Je vois avec bonheur qu'il n'en est rien.

— Mais, reprit avec un enjouement démenti par l'expression de ses yeux, Carmen, effrayée de l'égarement qu'elle voyait poindre dans le regard d'Hélène, mon couturier me réclame. J'allais te demander de venir avec moi, sœurette, mais...

— Oh ! fit Ramon, la voix pleine d'une douce et caressante tendresse, ne me l'enlève pas !

— C'est bon, tyran, on respectera vos droits. D'ailleurs, je reviens bien vite pour jouir de mon reste avec vous deux. Pauvre reste ! Qu'il est court ! Qu'il est compté !

— Puisque vous sortez, Carmen, fit Saint-Hyrieix, voulez-vous faire route avec moi ? J'ai commandé le coupé. Je vais au ministère saluer pour la dernière fois mon chef. Et je peux vous mettre où vous désirerez.

— Eh bien ! rue Royale ! C'est de là, vous le savez, que sortent les jolies toilettes qui vont révolutionner la Guyane. Vous serez tout porté pour aller au quai d'Orsay.

Et, tendant son front à son frère, elle pencha ses lèvres sur celui d'Hélène, tandis que Saint-Hyrieix descendait pour faire avancer la voiture.

Ah ! Carmen ! fit à mi-voix Mme de Montlaur. Que dirai-je ? Que ferai-je quand tu seras partie si Ramon, lorsqu'il verra sa mère, apprend la vérité ?

— Bah !... répliqua sur le même ton l'insouciante jeune femme. Il n'ira pas à Penhoët avant trois semaines, un mois peut-être. Il ne pensera pas à lui parler de tout cela. Et puis je serai loin !... Tu trouveras un prétexte, et tu mettras tout sur mon dos...

Et se tournant vers Ramon, qui perdu dans la douceur de ses pensées, contemplait sa femme avec amour :

— Dites donc, monsieur mon frère, ajouta-t-elle avec un sourire mutin en l'embrassant, laissez-en un peu pour moi tout à l'heure.

Elle rejoignit son mari qui, debout sur le perron, donnait au cocher ses instructions.

Carmen semblait très enjouée.

Le retour de son frère paraissait l'avoir comblée de joie.

Au moins Hélène ne restait plus seule, délaissée, loin de tous ceux qu'elle aimait, et qui le lui rendaient si pleinement.

Le souvenir de ces deux jours si tristes pour elle fondrait bien vite au bonheur qu'elle allait goûter dans les bras de ce mari, dont il était — comme elle était la sienne — la pensée suprême, la constante et passionnée adoration.

La voiture filait rapidement à travers les longues et belles avenues du Bois, déjà encombrées, malgré l'heure matinale, par leur mondaine et aristocratique clientèle.

Carmen regardait tout avec une sorte d'avidité enfantine, les hommes, les maisons, les boutiques même.

Elle dévorait des yeux tous ces petits hôtels aux fenêtres et aux portes closes, par dessus les murs desquels passait quelque vert feuillage. Elle bavardait, signalant les grands ateliers d'artistes, où par le vitrage on apercevait le dos d'un tableau ou des moulages de plâtre.

Elle disait en riant qu'elle voulait remplir ses yeux et sa mémoire de tous ces petits coins, de toutes ces scènes si parisiennes, en faire une provision pour s'en régaler là-bas, là-bas, si loin, et goûter encore par le souvenir leur saveur.

Elle examinait, critiquait, approuvait les cavaliers et les amazones qui les croisaient, se penchait pour voir passer les « buggys » et les petites charrettes anglaises, ou les piétons élégants, flirtant et coquetant en claires toilettes matinales.

M. de Saint-Hyrieix avait pris sur ses genoux une immense serviette de maroquin bourrée de papiers, et, depuis Boulogne, feuilletait des dossiers, semblant plongé dans les études graves de ses affaires, et ne répondant guère que par des monosyllabes au bavardage de sa compagne.

Et pourtant son esprit était bien loin de la Guyane et de la politique !

Non ! ce n'est pas possible ! pensait-il... Carmen ne pourrait ainsi sourire et babiller si elle était criminelle... Cette lettre d'une domestique est une infâme calomnie... Il faut que je sois fou pour y attacher la moindre importance. J'ai envie de la lui montrer et de lui demander pardon des tortures que j'ai subies depuis hier.

— Serez-vous rentré pour déjeûner ? demanda-t-elle soudain.

— Je le pense... Et vous ?

— Moi !... Je n'ai que mon couturier à voir. C'est ma dernière dette à payer. Ensuite... C'est tout... Ah ! si ! je passerai place de la Bourse acheter chez Susse une grosse provision de papier à lettres, des plumes, de la cire, tout ce qu'il faut pour écrire de longues longues lettres... Et puis ce sera fini... Je rentrerai faire mes derniers préparatifs et embrasser Ramon et Hélène, pour tout le temps que je resterai sans en avoir la joie.

M. de Saint-Hyrieix put à peine articuler quelques mots.

Il parut se replonger dans la lecture de ses papiers ; mais ses lèvres étaient blanches, son visage était livide.

— Elle va place de la Bourse !... C'est évident !... Une dernière lettre... un dernier rendez-vous peut-être !... Et j'allais m'humilier devant elle. Fou que j'étais ! La lettre avait raison. Mon déshonneur est public ! Mon déshonneur et mon ridicule !... Et le sang seul efface le déshonneur et lave le ridicule !... Il faut que je sache la vérité, quoi qu'il arrive !...

Le coupé s'arrêta au coin de la rue Royale.

Carmen descendit légère, gracieuse, élégante, après avoir serré la main de son mari.

Elle s'était retournée, et avait encore adressé un petit salut de la main à Saint-Hyrieix, qui la regardait par la petite lucarne du fond, tandis que la voiture tournait pour enfiler le pont de la Concorde.

Alors, elle monta chez son couturier et régla s